

Henri GRÉGOIRE

# Les Acta Sanctorum

Extrait de *Byzantion*, tome IV (1927-1928).



LIÈGE  
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE  
4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

2909

1929

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

Bibliothèque Maison de l'Orient



135728

A. M. Salomon  
Reinach

Honorable  
respectfully  
Henry Greig

## Les Acta Sanctorum

---

Nous avons annoncé (*Byzantion*, II, p. 645, cf. notre *memento bibliogr.*, la publication du t. IV de novembre des *Acta Sanctorum*. Il nous reste à analyser les parties de ce colossal ouvrage qui intéressent directement les études byzantines.

SAINT THÉODORE, par le R. P. Hippolyte DELEHAYE. S. Théodore Tiron, car c'est de lui qu'il s'agit, est le plus fameux des « mégalo-martyrs » byzantins. Le P. Delehaye, qui explore depuis longtemps la vaste littérature relative à ce saint militaire, lui consacre 78 pages à deux colonnes, soit le dixième de l'*in-folio* bollandien. Une longue introduction nous présente les divers textes édités par le P. Delehaye : d'abord, un extrait de l'*ἐγκώμιον* de S. Grégoire de Nysse, ensuite, la *Passio Prima*, postérieure à S. Grégoire, et qui, dans sa forme primitive, ne connaît pas encore l'épisode du dragon ; la *Passion* métaphrastique (vers l'an 1000), un βίος καὶ ἀνατροφή τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Θεοδώρου (sans dragon), la *Narratio de trucidato dracone* (à part), une seconde *vita et educatio*, avec dragon, martyre et miracles, intitulée : βίος πρὸ τοῦ μαρτυρίου καὶ ἡ ἐκ παιδὸς ἀναγωγή τε καὶ

αὔξεις καὶ θαύματα ἐξάσια τοῦ ἁγίου καὶ πανενδόξου μεγαλομάρτυρος Θεοδώρου (p. 49-55), l'ἔγκωμιον de Chrysippe, prêtre de Jérusalem, avec une liste de miracles (μερικὴ τῶν ἀπέλων αὐτοῦ θαυμάτων διήγησις, p. 55-72), un miracle de S. Théodore (délivrance d'un prisonnier tombé aux mains des Agarènes), par Constantin Acropolite, homélie de Philothée sur le *miracle des Collybes*, un poème iambique de 1233 environ sur le même sujet, enfin un ἔγκωμιον (du Stratélate) par Nicéas le Paphlagonien.

On le voit, tout cela est bien autant du domaine de la littérature byzantine que de l'hagiographie proprement dite. De S. Théodore lui-même, nous ne savons rien, si ce n'est, que c'était un martyr local, d'Amasie pontique, dont la ville d'Euchaïta possédait les reliques, et dont le culte, là comme ailleurs, fut extrêmement vivace et florissant. Le P. Delehaye veut bien considérer comme établie l'identification que nous avons proposée jadis d'Euchaïta avec *Avkhal*, et dont le mérite est fort mince, puisque l'identité des deux noms de lieu est flagrante. Mais à ce *culte* si certain, si bien enraciné, ne correspond qu'une *légende* vague ou fabuleuse. L'ἔγκωμιον de Grégoire de Nysse, qui développe une passion perdue, ne contient aucun fait précis concernant la vie du saint martyr; *a fortiori*, les autres textes ne sont-ils que de la légende ou du roman. Quant à Théodore le *Stratélate*, il est complètement ignoré des plus anciens documents.

Cette littérature « théodorienne » ne présente rien de fort remarquable, surtout si on la compare au prodigieux effort du savant critique qui, pour éditer ou rééditer ces onze textes, a mis à contribution tous les dépôts de manuscrits d'Orient et d'Occident. Évidemment, étant donnée la grande popularité de S. Théodore, ces productions devaient être de toutes les époques; après Grégoire de Nysse (IV<sup>e</sup> siècle), voici Chrysippe (VI<sup>e</sup> siècle), un Cappodocien disciple de S. Euthyme, prêtre et σταυροφύλαξ, ou gardien de la Sainte Croix, de l'Église de Jérusalem. M. A. Sigalas, après J. Phokylidès, avait récemment publié l'ἔγκωμιον de Chrysippe. Le P. Delehaye en énumère onze manuscrits, dont sept ont été entièrement collationnés par lui. Cyrille de Scythopolis a beau qualifier Chrysippe d'« admirable écrivain », θαυμάσιος συγγραφεύς, on peut trouver qu'il ne méritait guère que ces *viri doctissimi* et ce *vir illustris* prissent tant de peine pour restituer ses *ipsissima verba*. A côté des miracles de Chrysippe, le P. Delehaye en imprime huit que

leur style vulgaire rend intéressants <sup>(1)</sup> (cod. Vatic. 821 saec. XI-XII, cod. Paris. Coislin 121, v. 1341). Ces miracles ne sont pas la source des θαύματα chrysippiens. Mais ils dérivent d'une collection de miracles dont Chrysippe s'est servi, et ils nous instruisent sur les procédés de travail de l'« admirable écrivain ».

Le n° VIII (délivrance du prisonnier) est, nous l'avons dit, de Constantin Acropolite le « nouveau Métaphraste », fils du grand logothète et historien byzantin Georges Acropolite (vers 1321). Philothée, auteur de l'homélie sur le fameux miracle des Collybes, était patriarche de Constantinople au XIV<sup>e</sup> siècle († 1379). Le poème sur lesdits *collybes*, publié jadis par Wernsdorf (MANUELIS PHILAE *Carmina graeca*, Leipzig 1768, p. 9-11) contient une haineuse invective contre les « occupants » latins (1233). Nicétas le Paphlagonien, auteur du onzième texte, est un évêque du X<sup>e</sup> siècle.

Le *commentarius praevius*, divisé en §§ et en numéros, suivant la vénérable tradition bollandienne (*De Passione, De Vita, De Miraculis, De cultu S. Theodori Analecta*), contient tous les renseignements désirables sur l'identité des divers textes, et sur la manière dont le P. Delehaye a établi chacun d'eux. En tête des documents eux-mêmes, se trouvent de précieux renvois aux *numéros* du *Commentarius praevius* (je relève une coquille à la p. 72 : 31 au lieu de 30). Nous conseillons de partir du texte et de se reporter au dit *commentarius praevius*. Le procédé inverse ferait perdre beaucoup de temps. Il est peut-être dommage que la terminologie employée dans le *commentarius*, et en tête des divers documents, ne soit pas strictement la même. En tête du document III, intitulé *S. Theodori passio altera*, rien n'annonce qu'il s'agit de la passion métaphrastique; mais, si l'on se réfère au numéro visé du *commentarius praevius* (n° 9), on fera sans peine l'identification. Si l'on a commencé par le *commentarius* et qu'on soit distrait, on prendra III pour l'*allera versio* annoncée en marge de la page 13, et l'on cherchera quelques minutes en vain la passion métaphrastique. Une fois, chose bien rare dans les *Acta Sanctorum*, ce monument de clarté, le commentaire est ambigu. Ainsi (épisode du dragon) p. 15, n° 14, la phrase *deest... nunc lironi assignat*, suivie de *celerum quam inscite inducta fuerit*, fera croire à beaucoup de lecteurs qu'il s'agit de l'insertion de l'épisode du dragon dans la version métaphrastique, alors que le P. Delehaye veut parler de la *Passio* n° II.

(1) Voyez par exemple le miracle de la *poule de la veuve*, περί τῆς ὄρνιθς (sic) τῆς χήρας.

Parmi les témoignages « de cultu », le P. Delehayé cite (p. 24) l'inscription d'Amasia du temps d'Anastase et de l'évêque Mamas (491-518). Mais il aurait pu en trouver un texte meilleur, et, croyons-nous, définitif dans les *Studia Pontica* (1). Peut-être le P. Delehayé a-t-il parfois pour les textes épigraphiques le dédain naturel à ceux qui travaillent d'ordinaire une matière philologique autrement massive. Pourtant, ces quelques vers figurent parmi les plus anciens monuments du culte de S. Théodore, et ils auraient mérité l'honneur d'une publication attentive, d'autant plus que nous en avons plus d'une copie, et qu'ils ont donné lieu à plus d'une étude. Les leçons *πειθει* et *ιδρωσαι*, qui modifient le sens du texte, sont assurées. Il semble que Théodore ait conseillé à l'empereur (dans une apparition) de fonder une cathédrale (*ιδρωσαι θρόνον* etc...). Il y a là un renseignement nouveau qui aurait pu être utilisé. A propos d'épigraphie, il faut signaler encore (p. 23) que le P. Delehayé n'émet aucun doute au sujet de l'inscription de Zafarambolou publiée par Doublet [BCH, XIII (1889), p. 294], et concernant une donation de reliques faite par l'impératrice Eudocie. Or ces iambes soi-disant impériaux sont indignes d'Eudocie et même, croyons-nous, du Ve siècle (*μνεις* en fin de vers !), la date (avec le mois de *Θαργηλιών*) est suspecte, et le texte lui-même, de l'aveu de Doublet, est une copie moderne. On peut craindre que le *carmen* n'ait été fabriqué à une époque récente pour confirmer quelque vague tradition.

P. 128-142, le P. Delehayé s'occupe de S. Aurélien, vénéré à Milan et (après translation de ses reliques) à Hirschau en Allemagne. Tout ce que nous savons de cet Aurélien vient d'une inscription funéraire, aujourd'hui perdue, qui se trouvait jadis en l'église de S. Denys à Milan. Le P. Delehayé n'a pas de peine à expliquer que la légende qui faisait de S. Aurélien un Arménien a pour origine une simple méprise sur le sens du huitième et du douzième vers. On a cru qu'Aurélien avait été le compagnon de S. Denys, relégué en Cappadoce ou en Arménie Mineure. Or, l'inscription dit : *Aurelianus civitatis Ridilionis episcopus hac die positus quo etiam pontifex sanctus confessorque Dionysius post consol(atum) domini n(ostri) divi Leontis iunioris* (475). C'est donc en Arménie qu'on cherchait — en vain — la *civitas Riditio* ou *Ridilionis*.

Le P. Delehayé qui, dans les *Acta*, considérait encore comme une difficulté *inenodabilis* l'identification de *Riditio*, vient de résoudre

(1) T. III, n° 101, p. 124.

ce petit problème, avec l'aide de Mgr Bulié. Dans un savant mémoire inséré au *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, classe des Lettres, juillet 1929 <sup>(1)</sup>, il a repris la question. L'inscription CIL III, 2774 mentionne un *princeps municipi Ridilarum*. « Le *municipium Riditarum* est le *Rider* de l'anonyme de Ravenne. U correspond à peu près au territoire occupé par les villages actuels de Danilo, Danilo Biranj, Danilo Kraljica, Konjevrate, district de Sebenico. Le nom du municipe est encore cité dans deux inscriptions, actuellement au musée de Spalato (formes *Riditarum* et *Ridilis*)... En parcourant le recueil des inscriptions chrétiennes de M. Ernest Diehl, actuellement en cours de publication, nous constatons qu'il a déjà cité, à propos d'Aurélius, les inscriptions du Corpus III, 2026, 2276, 3202 (*Inscriptiones*, 1043)... C'est donc lui qui, le premier, a identifié *Ridilio* avec *Rider* »...

Le R. P. Peeters est l'auteur de la dissertation relative à Saint Izbozet (pages 191-219). Ménandre le Protecteur (*Excerpta historica C. Porphyri*, t. IV : *Excerpta de Sententiis* ed. U. P. BOISSEvain) et l'Anthologie Palatine nous ont conservé une épigramme du dit Ménandre consacrée à un martyr de Perse, appelé Ἰσαοζίτης :

Ἦν πάρος ἐν Πέρσησιν ἐγὼ μάγος Ἰσαοζίτης...

La passion de S. Izbozet nous est donnée, par le P. Peeters, en arménien (avec trad. latine) et en version latine du texte géorgien. Le savant éditeur, dans le *commentarius praeuius*, fait ressortir la valeur historique de cette passion, confirmée par le fragment et l'« épigramme » de Ménandre. Le document est plein de couleur locale, et contient des renseignements exacts et précis sur les magistrats perses, les fêtes et les assemblées des Mages. Le saint, qui s'est déclaré chrétien à la face des Mages, est jeté en prison où il reçoit, au baptême, un nom rendu en arménien « Izitbuzit », qui se retranscrit « en syro-persan », Iazdbozed, « délivré par Dieu ». Les Grecs ont connu cette étymologie, comme on va voir.

Le P. Peeters se prononce très catégoriquement sur l'église qui, la première, a vénéré ce martyr. C'est l'église (nestorienne) de Perse et l'original de la passion était en syriaque. Certes, le martyr est revendiqué aussi par les Arméniens (monophysites) et les Géorgiens (orthodoxes). Mais ces peuples ont probablement emprunté le culte à l'église de Constantinople. *Ad diem 9 decembris legitur* : Ἀθλησις τῶν ἁγίων μαρτύρων Σωσιθέου, Ναρσῆ καὶ Ἰσαάκ. Notons

(1) 5<sup>e</sup> série, t. XV (1929), nos 7-9, p. 313-320.

ici les judicieuses réflexions du P. Peeters : « *Quod nemo mirabitur qui non sibi persuaserit ecclesiam persicam a graeca post Nestorii tragoediam quasi hiatu repentino seiunctam esse : sic etiam alios eiusdem sequentisque aelalis martyres Persas Byzantini adoptarunt, eorumque Acta in graecam linguam converterunt* ». En dépit des querelles christologiques, des martyrs vraiment héroïques comme « Izbozet » — et d'autres aussi — s'imposaient pour ainsi dire au culte de toutes les confessions.

Voici maintenant, présentées par le R. P. Delehayé, saintes Eustolia et Sopatra « vierges de Constantinople ». Eustolia, Romaine, s'est rendue à Constantinople où elle visite les églises. Certain jour, elle rencontre, près de l'église de la Vierge, aux Blanches, une vierge nommée Sopatra, fille de l'empereur Maurice (582-602), qui lui demande de se faire sa mère spirituelle et sa gardienne. Sopatra quitte le palais et embrasse la vie monastique. Elle obtient de l'empereur un lieu propice à l'édification d'un oratoire. On voit bientôt s'élever, en cet endroit, le monastère d'Eustolia et de Sopatra. Aucun historien ne nomme, hélas, ni la fille de l'empereur Maurice, ni sa compagne. C'est pourquoi l'on aborde avec une vive curiosité la *Vie* retrouvée (en partie) dans un seul manuscrit, le *codex Valicanus* 807 (p. 217-219). Mais c'est une déception... Riche en développements oratoires fort peu inédits, la *Vie* nouvelle est remarquablement pauvre en faits.

Quelques lignes sur Théostéricte (Θεοστήρικτος), moine du couvent des Σύμβολα dans l'Olympe) dont nous n'avons point d'actes ; puis, le P. Delehayé nous parle de Théoctiste de Lesbos, que les lecteurs de *Byzantion* connaissent bien, puisque avant la publication du tome IV des *Acta*, le P. Delehayé lui-même a bien voulu, dans un article d'une forme parfaite, leur résumer l'histoire de la sainte et le petit problème littéraire que pose le nouveau texte (1). Ici, les manuscrits sont innombrables (p. 222-223) : le diligent éditeur en a collationné quinze ou seize ! Il y a deux rédactions : la *vie* originale, due à Nicéas le *magistros* (peut-être le fameux hagiographe Nicéas le Paphlagonien) qui affirme en avoir entendu le récit à Paros de la bouche d'un moine, à l'occasion d'une expédition contre les Arabes de Crète, conduite par Himérius sous le règne de Léon le Sage ; et la *vie* métaphrastique. Mais Métaphraste a adopté et pris à son compte le récit de Nicéas ;

(1) *Byzantion*, I, 1924, pp. 191 sqq.



et c'est ce qui a trompé Psellos et des générations d'érudits sur la date du Métaphraste, lequel florissait à la fin, non au début du X<sup>e</sup> siècle. Les deux recensions que publie le P. Delehaye, se confondent d'ailleurs en partie (p. 224-233).

Sainte Thomaïs, elle aussi est Lesbienne, elle est aussi du X<sup>e</sup> siècle. C'est proprement la patronne des femmes battues par leur mari. Elle fit son salut dans cet état, et de nombreux miracles après sa mort. Un hagiographe inconnu, dont l'œuvre nous a été conservée par un seul manuscrit (bibliothèque nationale de Florence, *Conventi, Soppressi*, B 1), et qui vivait sous le règne de Romain II (959-963) nous a raconté cette humble vie; le P. Delehaye nous donne en outre un *ἔγκωμιον* de Constantin Acropolite. La vie est intéressante au point de vue de la topographie constantinopolitaine. Elle mentionne le couvent dont la mère de Thomaïs (nommée *Καλή*) était abbesse : *ἐπικέκληται δὲ τὰ μικρὰ Ῥωμαίου παρὰ τοῖς ἐγκωμιάζουσιν — ἔγγιστά που τοῦ ναοῦ τοῦ θαυματουργοῦ Μωκίου*.

Parmi les saints du 10 novembre (tous les précédents sont commémorés au 9) nous avons à retenir : *S. S. Tryphon, Respicus et Nympha, martyres Romae culti, S. Demetrianus episcopus Antiochiae, S. Orestes martyr Tyanis in Cappadocia, S.S. Narses, Joseph et Socii martyres in Perside, S. Martyrianus seu Mari de Belshahade martyr*.

Le groupe *Tryphon et consorts* occupe les pages 318-384. C'est encore un dossier hagiographique extrêmement fourni ou, si l'on préfère, chargé, et une fois de plus cette richesse contraste avec la non valeur des actes. Le P. Delehaye ne mâche pas ses mots : *Tum passio, tum vita seu miracula perquam fabulosa sunt*. Ce qui n'empêche que Tryphon, le gardeur d'oies du bourg de Sampsade en Phrygie, est l'un des saints les plus populaires du moyen âge grec. Le P. Delehaye publie, d'après une foule de manuscrits, I une *Passio S. Tryphonis prior*, II *Vita et miracula S. Tryphonis*, III *Passio S. Tryphonis allera*, IV *Laudatio S. Tryphonis a Leone Imperatore*, V *Laudatio S. Tryphonis a Theodoro Duca Lascari*. Car il s'est trouvé deux empereurs, dont l'un « de Nicée », pour louer le gardeur d'oies.

Le P. Delehaye ne daigne pas, naturellement, s'occuper autrement qu'*obiter* des exorcismes mis sous le nom de S. Tryphon, qui constituent une littérature à part (p. 323). Il n'a pas tenu compte des inscriptions, dont l'une, cependant, aurait valu la peine qu'on s'y arrêtât. Elle n'aurait pas fait mauvaise figure parmi les *testimonia*

de *culliu*, et il n'est pas besoin d'être épigraphiste pour la préférer à beaucoup de textes plus longs mais plus tardifs.

Je lui ai donné le numéro 2 dans mon *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*.

Elle est d'Alexandria Troas (ou peut-être, voyez en note les renseignements fournis par le regretté A. J. Reinach, de Scamandros) : Ὑπερὶ εὐχῆς τῶν χωρίων καὶ τοῦ λαοῦ τοῦ ἁγίου Τρύφωνος καὶ τῶν καρποφορούντων ἐν αὐτῷ καὶ πάντων τῶν ὕκων αὐτῶν ὧν τὰ ὀνόματα ὁ Θεὸς ἐπίστατε. Ἅγιος ἄγιος ἄγιος ὁ Θεός. Βοήθησον ἡμῖν ἀμήν. M. Rostlowzew s'est occupé de cette inscription dans ses *Studien zur Geschichte des Kolonats* (1911, p. 288, n. 1). Il pense que S. Tryphon, comme propriétaire de villages entiers et de tout un peuple (λαός), était l'héritier d'un dieu païen, et c'est assez probable. En tout cas, le *titulus* prouve l'existence, en Troade, d'un très vaste domaine dépendant d'une importante église de S. Tryphon (VI<sup>e</sup> siècle environ). Le nom de Tryphon est fréquent dans la région. Comme le nom du village d'où Tryphon est originaire (Σαμψάδων, parfois Καμψάδων) a été — notamment par des auteurs d'exorcismes — confondu parfois avec Lampsaque, je me demande si une confusion analogue (avec Σκάμανδρος) n'a pas accompagné l'érection de l'importante église qui nous occupe. Quant à la dévotion de l'empereur « de Nicée », Théodore Ducas Lascaris, envers S. Tryphon, elle s'explique à merveille : « *quoniam autem, dit le P. Delehaye, et Nicaeam in Bithynia deductus fuisse fertur ibique ullimum subiisse supplicium ad eam quoque civilem cultum eius propagatum fuisse oportet.* »

Sur le culte de S. Tryphon à Cattaro, déjà attesté par Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio* 29 (p. 139, éd. Bonn) : ἐν δὲ τῷ αὐτῷ κάστρῳ κεῖται ὁ ἄγιος Τρύφων ἀκεραίως πᾶσαν νόσον ἰώμενος, μάλιστα τοὺς ὑπὸ πνευμάτων ἀκαθάρτων τυραννουμένους· ὁ δὲ ναὸς αὐτοῦ ἐστὶν εἰληματικός<sup>(1)</sup>, le P. Delehaye nous donne de bien curieux détails. En 1378, « *Victor Pisanus classis Venetae praefectum, Catharum Hungaris eripuit, sed ex manubiis captae urbis nihil relinuit, nisi crus S. Tryphonis ex eius corpore detractum, illudque in ecclesia Sancti Fantini Venetiis deposuit.* » D'où de longues négociations, infructueuses, entre Venise et Cattaro qui ne cessa de réclamer l'insigne relique.

(1) Le P. Delehaye ne fait aucune remarque archéologique sur ce terme.

S. Tryphon n'est associé à Respicius et à Nympha dans le calendrier que parce que les reliques des trois saints étaient réunies sous le même autel, à Rome : « *Non aliam ob causam trium martyrum nomina in calendariis coniuncta esse quam propter eorumdem reliquias uno sub allari Romae congregatas in ecclesia Sancti Spiritus in Saxia* ». S<sup>te</sup> Nympha est une sainte assez étrange. En somme son culte est surtout bien attesté — encore que non primitif — à Porto Romano. L'église de S<sup>te</sup> Nympha y est mentionnée sous Léon IV (847-855). Baronius ne se gênait pas pour dire (cf. Acta SS. IV Nov., p. 327) : « *Insunt et nobilissimi subterranei aquae ductus (à Porto), ut conici possit ex aquarum abundantia consecratum esse nomen illius loci, ut diceretur Ad Nymphas...* ». On devine le reste.

Nous rentrons dans l'histoire avec S. Demetrianus d'Antioche, dont le P. Peeters se fait l'hagiographe. Ce Demetrianus est un évêque d'Antioche tout à fait authentique, garanti par une série de témoignages anciens, dont la Chronique d'Eusèbe. Enlevé par Sapor, roi de Perse (256), il devint en Perse le fondateur de l'église de Bendsabor. Son histoire est illustrée par un texte tout récemment publié, dont le P. Peeters, avec une immense érudition philologique, historique et toponymique, nous montre toute la valeur. C'est la *Chronique de Seert* découverte par Addaï Scher, archevêque chaldéen de Seert. La Chronique de Seert, en langue arabe, a été compilée par un Nestorien d'après d'excellentes sources grecques et syriaques. Après tant de faux et de « forgeries », l'on est presque heureux d'assister à la défense victorieuse de ces quelques pages du chroniqueur arabe, d'où le P. Peeters tire une foule de renseignements précieux sur les origines de l'« Église orientale ». On apprendra avec émotion que l'archevêque Addaï Scher, découvreur et éditeur de la Chronique de Seert, est un néo-martyr de la grande persécution de 1915 ; le P. Peeters lui rend ce témoignage : *Addaï Scher, qui mense augusto anni 1915, flagrante bello universali, a sicariis mohammadanis fidem eiurare iussus, vilam pro Christo fortiter profudit...*

Il est bien regrettable que le P. Peeters n'ait pas publié la communication qu'il avait faite au I<sup>er</sup> Congrès des byzantinistes (Bucarest, 1924) sur S. Constantin, martyr géorgien. C'était une admirable leçon de méthode, aboutissant à une véritable découverte du plus haut intérêt pour nos études. J'ai peur que tout cela ne reste caché sous le boisseau formidable du tome IV de Novembre... Il ne

dépendra pas de nous que tous les historiens de Byzance ne lisent au moins le *commentarius praevius* des actes de « Constantin l'Ibère ». Suivant la phrase consacrée, mais qui semble avoir été écrite pour ce cas-type, « l'histoire, la philologie, l'épigraphie s'y prêtent un mutuel appui », et la démonstration est aussi élégante que convaincante.

Voici, en résumé, cette « espèce » hagiographique.

Il existe une passion géorgienne du martyr, d'après laquelle S. Constantin, prince de la Géorgie du Nord, fut jeté dans les fers par le général arabe, Bugha, qui avait envahi le pays et conquis Tiflis. De Tiflis, Constantin fut emmené à Samarra, capitale du Khalife abbaside, lequel le condamna à mort et le fit exécuter par le glaive, le 10 novembre 853. Michel Modrekili ajoute ce détail important que Constantin était surnommé *Cachaï* ; il dit qu'il fut décapité « dans la terre des infidèles » (et non précisément à Samarra). Thomas Ardsrouni — troisième source — sait qu'un Géorgien du « Haut pays », nommé *Cachaï*, fut frappé du glaive par Bugha dans l'« Albanie », avant l'hiver 853.

Or, une inscription de l'église d'Ateni, près Gori, commémore l'arrestation, d'un nommé *Cachaï* avec son fils *Tarhuž*, par le chef arabe *Zirak*, lieutenant de Bugha : la date est le 26 avril 853.

*Quae cum ita sint*, conclut le P. Peeters, *prope certum videtur Cachaï illum, qui in inscriptione Atenensi memoratur, eundem esse virum cuius nobilem exitum rettulit Th. Ardsrunius, quem carmine laudavit Michael Modrekili, ... et cui hagiographus aliquis ignotus historiam EXCOGITAVIT...*

Car le P. Peeters connaît trop bien l'histoire de la Géorgie pour ne pas s'inscrire en faux contre tous ou presque tous les faits rapportés par l'hagiographe. Le général Bugha, qui brûla Tiflis, n'eut point son quartier-général dans cette ville et n'y fit jamais comparaître Constantin. Celui-ci n'eut ni l'occasion, ni le temps d'écrire des lettres aux moines. Il ne fut pas envoyé à Samarra auprès du Khalife Ġa'far, fils d'Ibrahim. Il n'était pas l'ami de l'impératrice Théodora...

Il faut savoir que l'hagiographe tient beaucoup à nous faire croire que Constantin avait des relations, plus qu'excellentes, intimes, avec la cour byzantine et singulièrement avec la sainte impératrice Théodora, restauratrice de l'orthodoxie et du culte des images. Hélas ! c'est le contraire qui est vrai. Constantin *Cachaï* ne pouvait

être qu'un ennemi de l'empire grec. Lorsque les Arabes du Khalifat envahirent la Géorgie du Nord, ils avaient pour alliés... les Byzantins et les alliés caucasiens de Byzance : « *Cum Bagha copias coniunxerat Pancralius curopalales, Asolii filius...*, qui cum regni sui detrimento Isaac amirae aviditatem expertus erat, et contra propiorem hostem praesidium in remoliore quaerere voluerat ». L'hagiographe ne savait plus rien de ce jeu subtil d'alliances et de contre-alliances ; il ignorait l'histoire ancienne de son pays longtemps divisé contre lui-même ; mais le P. Peeters qui sait tout cela, et qui connaît comme personne la « conjoncture » de l'année 853, en Géorgie, le prend en défaut sur tous les points. Il y a pire encore que tout cela : Constantin Cachaï n'était pas même orthodoxe ; il était bel et bien monophysite à l'arménienne, comme toute cette Géorgie du Nord à cette époque...

Nous arrivons à la conclusion, ou plutôt à la découverte proprement « byzantine » du P. Peeters. L'hagiographe nous donne *in-extenso* la lettre de condoléances envoyée par la sainte impératrice Théodora aux proches du martyr Constantin... D'après tout ce qui précède, on voit combien il est impossible que l'impératrice orthodoxe ait écrit aux parents d'un noble géorgien infecté de l'hérésie arménienne, et par surcroît ennemi de l'Empire gardé de Dieu. Mais la lettre est authentique. Le P. Peeters, qui sait le géorgien aussi bien que le grec, a vu tout de suite que cette épître était traduite de cette dernière langue. Seulement, l'hagiographe, un adroit faussaire, a changé l'adresse. Oh ! sa correction ne fut pas violente. Il inséra avec simplicité dans sa biographie une lettre de condoléances adressée par Théodora à un... autre Constantin, martyr orthodoxe celui-là, l'un des XLII martyrs d'Amorium (1), la patrice ou drongaire Constantin. Précisément, ce Constantin avait des relations plus qu'intimes avec la cour de Byzance, puisqu'il était le beau-frère de Théodora, ayant épousé sa sœur Sophie. C'est le continuateur de Théophane qui nous le dit : ἡ μὲν Σοφία τῷ Κωνσταντίνῳ συνήφθη τῷ Βαβουτζίκῳ εἰς μαγίστρον τελοῦντι...

Où l'hagiographe géorgien a-t-il pris cette lettre de condoléances de l'impératrice Théodora ? Dans une passion perdue des XLII martyrs d'Amorium, très vraisemblablement. Nous pouvons donc la considérer comme un texte historique, et le futur annaliste de la

(1) Cf *Byzantion*, IV (1927-1928), p. 443.

dynastie d'Amorium, que Bury lui-même ne devra pas décourager de reprendre les faits de cette période, pourra s'en servir comme les historiens de la littérature byzantine. Il ne faut pas, d'ailleurs, désespérer d'en retrouver l'original.

Faut-il dire que seul le P. Peeters était capable de mener à bien cette étonnante enquête ? Et que les résultats, sûrs pour tous les critiques non-géorgiens, en sont contestés par les Géorgiens, peu édifiés de voir s'écrouler un des monuments de leur hagiographie nationale, ... et l'un des piliers de leur foi ?

Un copieux appendice (pp. 627-705) groupe une série de textes hagiographiques grecs, qui, à la vérité, n'ont rien à voir avec les saints du mois de novembre, mais qui, historiquement, valent bien la plupart des documents insérés dans le corps de l'ouvrage.

Ainsi, le P. Delchaye publie (p. 628-656) la longue *Vie de Constantin, juif converti, moine en Bithynie*, d'après un seul manuscrit (*Laurentianus*, IX, 4). Constantin est mort le 26 décembre, mais, dit justement le P. Delchaye : *vitae illius edendae opportunitas datur, quam si prae-termiserimus piaculum nobis contraxisse videamur*. Constantin, né à Synnada, en Phrygie de parents juifs, apprend les lettres hébraïques, et se convertit après avoir éprouvé la puissance du signe de la croix. Il se rend, conduit par un nuage brillant, au monastère appelé Φλουβουτή (on trouve Φλουβουτηγός dans les lettres de S. Théodore Studite), près de Nicée ; il y est admis et baptisé. Le prieur lui interdit de s'en aller ; mais le saint finit par obtenir l'autorisation de gagner les solitudes du mont Olympe. Un nouvel higoumène le fait ramener de force, mais reconnaît ensuite son erreur et demande pardon à l'ascète.

Dans cette première partie de la *Vie*, je note la mention précieuse d'une église de S. Trophime à Synnada. M. G. Mendel et moi avons publié jadis, *Bulletin de Correspondance hellénique*, XXXIII (1909), p. 342-349, le petit sarcophage contenant une partie des ossements de S. Trophime. Ce sarcophage, transporté au musée de Brousse, et que j'ai revu depuis au musée de Constantinople, avait été trouvé à Tchifout (ou Chouhout) Kassaba, sur l'emplacement de l'antique Synnada <sup>(1)</sup>. Trophime souffrit sous Probus et son culte, très ancien, est attesté par le Martyrologe hiéronymien comme par l'inscription, à formule archaïque (fin du III<sup>e</sup> siècle, ou début du IV<sup>e</sup>) de notre petit reliquaire : ὧδε ἐνα Τροφίμου τοῦ μάρτυρος δεστέα ·

(1) Cf. le procès-verbal de la découverte, 13 juin 1906, BCH, 1909, p. 342.

τίς ἂν δὲ ταῦτα τὰ ὁστέα ἐκβάλῃ ποτὲ ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεόν. Mais je ne connaissais aucun texte qui nous parlât d'un *martyrium* du saint à Synnada, lieu de sa passion (1). Or, ce témoignage précieux est dans la Vie de Constantin (p. 630 D) : καὶ δὴ κατὰ τὸ μαρτύριον γίνεται Τροφίμου τοῦ μάρτυρος, οὗ τοὺς ὑπὲρ Χριστοῦ ἀγῶνος ἢ πολιτεία θαυμάζουσα ναῶν τετίμηκε σεβαστῶν, κατὰ τινος λεωφόρου τοῦτον ἰδρύσασα ὄρᾳ δὲ τὸν ἀοίδιμον τοῦτον μάρτυρα ὄψει ἐνδύξω τοῦ οἰκείου ἐξιόντα ναοῦ... Il est très probable qu'en fouillant, à Chouhout-Kassaba, le champ où un paysan découvrit jadis le reliquaire de S. Trophime (2), on exhumerait les vestiges de sa basilique. Et le nouveau texte est en même temps une confirmation de l'authenticité du monument, resté à peu près inconnu.

Un jour que Constantin priait devant l'icône de S. Spyridon, celui-ci l'invita à se rendre à Chypre. L'ascète va d'abord à Attalia, ἧς ἀφορμᾶν εἰλώθασιν οἱ πλείστοι τῶν εἰς Κύπρον πορευομένων. Mais il veut se fixer dans ce port, et il faut que S. Spyridon, lui apparaissant derechef, insiste énergiquement, pour qu'il consente à s'embarquer. Le voilà dans l'île. Il gagne un lieu presque inaccessible : ὡς ἐν τινι τόπῳ τῶν ἐγγχωρίων δυσσεμβόλῳ τε καὶ ἀποκρήμνῳ ἱερὰ κατὰκείται λείψανα ἁγίων (Φαίνοντες οὗτοι ἐκέκληντο). Ces saints Φαίνοντες, le P. Delehaye l'a bien vu, sont les ἅγιοι Φανέντες de Léonce Machaeras : cf. *Analecta Bollandiana*, XXXVI, p. 254. Constantin prend une relique insigne : le pouce de l'un des saints. Il reçoit encore le bras du saint ascète et martyr Palamon, qui l'avait visité en songe, et l'avait invité à faire pèlerinage à son église, située elle aussi dans un endroit perdu. S. Palamon, que le P. Delehaye renonce à identifier, est-il un saint chypriote inconnu d'ailleurs ? Nous ne le croyons pas. Il doit s'agir d'un personnage relativement célèbre, puisque le texte le dit (p. 637, n° 33) : Ἐπὶ τούτοις δέχεται τινα πάλιν θεόθεν φωνήν, καλοῦντος αὐτὸν πρὸς ἑαυτὸν τινος ἀνδρὸς Παλάμωνος ἐκείνου, ὃς ἐν ἀσκηταῖς τε καὶ μάρτυσι ἀνεδείχθη καὶ οὗ τοὺς ὑπὲρ Χριστοῦ ἄθλους ἢ περὶ αὐτὸν τοὺς πιστοὺς ἀνεδίδαξεν ἱστορία. Je soupçonne qu'au moins dans la pensée de notre hagiographe, ce S. Palamon était l'héroïque ascète qui fut le maître de S. Pacôme, dont la Vie de celui-ci nous conte les exploits, qui mérite en quelque

(1) Trophime était originaire d'Antioche de Pisidie.

(2) « Dans le champ de Hadji Alaeddin, à un quart d'heure du nahié de Chouchout » BCH.

manière le nom de martyr, et dont la mémoire, enfin, est encore aujourd'hui très vivante parmi les moines grecs. Ses reliques peuvent avoir été transportées d'Égypte en Chypre, par exemple à l'époque de l'invasion des Perses. Le R. P. Halkin, qui éditera prochainement les vies grecques de S. Pacôme, nous dira son sentiment sur cette question.

S. Constantin, auquel Palamon a confié son bras en lui ordonnant de le déposer dans le monastère d'Hyacinthe à Nicée, s'acquitte de cette mission. J'ai montré ailleurs <sup>(1)</sup> le grand intérêt de ce passage, qui confirme merveilleusement les conjectures de M. O. Wulff sur la date de l'église de la Dormition à Nicée. Car, le fait n'est plus contestable, l'église de la Dormition était le καθολικὸν du monastère d'Hyacinthe, célèbre au XIII<sup>e</sup> siècle. Nous savons maintenant par la vie de Constantin, la raison de cette appellation : Μονὴ Ὑακίνθου, et la date approximative du fondateur et de la fondation (IX<sup>e</sup> siècle).

Nous n'avons pas à énumérer les prodiges de toute espèce accomplis par S. Constantin. Mais il faut dire un mot de la prédiction qu'il fit à l'occasion de la querelle entre l'empereur Basile I<sup>er</sup> et son fils Léon, qui assombrit la fin du règne du vieux et soupçonneux Basile. Ces événements nous sont bien connus par un passage du continuateur de Théophane (THEOPHANE CONT., p. 348-350, éd. de Bonn), et l'hagiographe est moins explicite. Mais le ton est le même ; on voit que dans cette querelle, la population entière avait pris parti pour le jeune Léon, suspecté à tort par son père et indignement traité. Le saint anachorète, d'accord avec le sentiment public, prédit la mort prochaine de Basile, et l'avènement de Léon le Sage.

Page 649, notons un curieux mode de consultation des moines de l'Olympe par Anne, sœur de Léon : τὸ δὲ τῆς πείρας εἶδος οὐκ ἄκομψον. Γράμματα γὰρ ἐν χάρτῃ τὰ δοκοῦντα χαράξασα σφραγίζει μὲν ἀσφαλῶς, ἐκείνω δὲ δοθῆναι τῶν πατέρων αὐτὰ κελεύει, ὅς ἂν μυθελίς τὰ ἐντὸς γεγραμμένα. τῶν σφραγίδων ἔτι προσκειμένων αὐτοῖς, καὶ δὴ καὶ τὴν τῆς ἀφίξεως αἰτίαν ἐξείποι. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de ce procédé oraculaire, qu'il faut toutefois rapprocher de celui que signale deux fois Anne Comnène.

L'auteur anonyme de cette précieuse *Vie* est un moine qui vivait

(1) *Le véritable nom et la date de l'église de la Dormition à Nicée, Un texte nouveau et décisif*, dans *Mélanges d'Histoires offerts à Henri Pirenne*, II, p. 171.



sans doute sous Léon le Sage. Le document semble n'avoir guère été lu, sauf par l'auteur de la vie de S. Joannice.

De la même époque est *S. Blaise d'Amorium* dont on trouvera la vie, pages 656 à 670. L'auteur est un Studite qui fut fait moine par l'higoumène Anatolios (le même qui avait accueilli Blaise dans son couvent). Le principal informateur de l'hagiographe est Luc, compagnon préféré du saint, et son successeur à la direction de l'établissement monastique fondé par lui. L'hagiographe n'a pas disposé de sources écrites, si l'on excepte l'histoire « utile à l'âme », mais banale, du cuisinier Euphrosynos, que l'auteur introduit, d'une manière fort bizarre, dans son récit à peine commencé (chapitres 3 et 6). Mais, pour autant qu'il raconte la vie de Blaise lui-même, il est parfaitement digne de foi.

Blaise (qui s'appelait Basile dans le siècle) était né sur le territoire d'Amorium, dans un village appelé *Ἀπλατιαναῖς*, un nom que M. Calder retrouvera peut-être un jour sur quelque marbre phrygien, mais qui, en attendant, est inconnu. Il fut ordonné sous-diacre par Eustratios métropolitain de Pessinonte (1) : ce détail confirme le rattachement d'Amorium, anciennement évêché de la Phrygie Salulaire, à la métropole de la Galatie Salulaire.

Blaise se rend d'abord à Constantinople où le patriarche Ignace (847-858, 867-878) (2) le nomme diacre ; le désir le prend de faire le voyage de Rome, et il s'attache pour cela à un moine qui n'était qu'un misérable criminel. Le pauvre Blaise est, par son guide, mené en Bulgarie et vendu là-bas comme esclave ; remis en liberté, il joue de malheur, et tombe entre les mains de pirates, qui furieux de ne trouver sur lui ni argent ni bijoux, l'abandonnent dans un lieu désert. Un ange le ramène en Bulgarie. Il s'associe à un évêque qui allait à Rome ; cette fois, il parvient dans la ville sainte, et y demeure au moins dix-huit ans. Le prieur Eustathe l'admet dans le monastère « de Césaire » ; il y devient célèbre, trop célèbre ; pour échapper à sa réputation et, aux importunités dont elle est la cause, il feint d'être malade ; et sous couleur d'aller aux bains de Pouzzoles, il s'embarque pour Constantinople, où il arrive sous le règne de Léon I<sup>er</sup> et le patriarcat d'Antonios Kauleas (893-901), pour entrer au monastère de Stoudion.

Il devait vivre seize années encore, dont douze au Mont Athos

(1) Connu par un texte conciliaire.

(2) Il s'agit de son second pontificat.

où il fonda un monastère. Comme quelques personnes revendiquaient la propriété des lieux où les moines de S. Blaise s'étaient établis, le saint higoumène fut contraint d'aller à Constantinople solliciter en faveur de ses fils spirituels, l'empereur Léon le Sage. Il réussit dans sa démarche, obtint du *basileus* un chrysobulle, et, bientôt après, s'endormit dans le Seigneur.

On voit l'intérêt de cette vie pour l'histoire des débuts du monarchisme au mont Athos, ainsi que pour celle des relations entre Byzance et Rome; on notera, par exemple, que le séjour de Blaise à Rome correspond, *grosso modo*, avec le schisme photien (second patriarcat de Photius, 877-886), et son retour à Constantinople, avec l'apaisement de cette querelle et l'union (sous Antoine Kauléas, vers 900). Il est donc assez probable, bien que toute allusion à ces délicates questions soit évitée, que Blaise était du parti d'Ignace et que son voyage à Rome fut déterminé par cette circonstance. Et nous allons voir dans un instant comment se confirme cette conjecture. Mais le passage le plus curieux est relatif à la première entrevue du saint avec l'empereur Léon <sup>(1)</sup>, à son retour de Rome : chapitre 9, page 666. Je traduis en abrégéant : « Il vaut la peine de rapporter aussi sa réception par l'empereur... Comme ceux qui l'avaient introduit s'étaient retirés, l'ayant laissé, suivant l'usage, dans la pièce appelée *monothyron*... le saint, resté tout seul, se mit à regarder de tous côtés, mais ne vit plus aucun de ceux qui l'avaient accompagné. Lors avisant la seule porte qui était ouverte, il aperçut l'empereur, assis et calligraphiant suivant sa coutume; et en homme qui, par l'exercice des vertus, avait dès longtemps revêtu comme un manteau l'innocence des petits enfants, le voilà qui s'approche du pieux souverain et qui lui dit : « Mon frère, dis-moi, où donc l'empereur loge-t-il ? » Lors, ce monarque, ami des saints et du Christ, stupéfait de l'innocence du saint personnage et admirant sa simplicité : « Assieds-toi, mon père, dit-il, et je te le ferai voir dans un instant ». Et repoussant l'escabeau sur lequel il se tenait, il vint s'asseoir tout près de Blaise, auquel il parla avec la plus grande familiarité. Le vieillard, apercevant alors sa chaussure teinte d'une couleur éclatante <sup>(2)</sup>, reconnu à ce signe l'empereur, et se levant incontinent, se précipita à ses pieds... » Cette petite

(1) Cf. H. DELEHAYE, *Rendiconti della Pont. Ac. di Arch.*, III (1925-25). Cf. *Analecta Bollandiana*, XXVI, p. 260.

(2) Il s'agit des brodequins de pourpre, insigne impérial.

scène, si vivante, vaut les audiences impériales racontées par le diacre Marc dans sa *Vie de Porphyre* : en tout cas, c'est un morceau de choix.

Enfin, il y aurait beaucoup à dire encore au sujet d'une aventure du saint, à son retour de Rome. Le capitaine du navire qui s'était chargé de le débarquer à Constantinople le déposa, après douze jours de navigation, à Méthone (Modon, Μοθόνη dans le texte), sur la côte du Péloponèse, une affaire l'appelant lui-même à Démétrias (Volo, Thessalie). Or, des pirates qui dévastaient à ce moment la Thessalie le font prisonnier, et il se trouva que le saint, probablement mécontent d'avoir été débarqué trop tôt, avait évité un grand péril. Quels étaient ces agresseurs ?

Le P. Delehaye n'a pas cherché à les identifier, et cela se comprend : le brigandage en Thessalie est de tous les temps. Cependant, à relire le texte, on voit bien qu'il ne s'agit pas d'un simple acte de brigandage. «Ον οί τοὺς τόπους ἐκεῖνους ληϊζόμενοι βάρβαροι συναντήσαντες ἤραν τοῦτον πρὸς τὴν ἰδίαν χώραν αἰχμάλωτον ἐπαγόμενοι, dit la *Vie* : c'est bien une incursion de Barbares qui s'était produite précisément en ce moment-là.

Effectivement, il s'agit d'un événement historique qui figure parmi les calamités du règne de Léon le Philosophe. Au début du X<sup>e</sup> siècle, une flotte sarrasine, envoyée par le renégat Léon de Tripoli, détruisit complètement Démétrias de Thessalie (1). Georges le Moine et Syméon Magister nous donnent le nom du commandant du détachement sarrasin qui opéra en Thessalie : παρελήφθη δὲ καὶ τὸ κάστρον ἢ Δημητριάς ἐν τῷ θέματι τῆς Ἑλλάδος ὑπὸ Δαμιανοῦ τοῦ Ἀγαρηνοῦ. Quelle est la date de ce coup de main ? On la connaît assez exactement, parce que George le Moine et Syméon Magister nous présentent comme à peu près simultanés la mort d'Antoine Kauléas (12 février 901) et le sac de Démétrias (2). Il en résulte que nous savons maintenant avec quelque précision la date du retour de Blaise à Constantinople ; il a dû arriver tout à la fin du patriarcat de Kauléas ; comme il y avait alors au moins dix-huit ans qu'il était à Rome, il devient tout à fait vraisemblable, comme nous l'avions déjà conjecturé, que le saint a quitté

(1) THEOPHANES CONT., p. 364, 12 ; IOANNES CAMENIATA, p. 506, 16 ; SYMÉON MAGISTER, p. 703, 16 ; GEORGIUS MONACHUS, p. 860, 3 ; (édition de Bonn).

(2) Trois ans plus tard, les mêmes Sarrasins surprenaient et pillaient Thessalonique. C'est la fameuse catastrophe de 904, racontée par Jean Caméniate.

Constantinople pour des raisons religieuses, vers la troisième ou la quatrième année du second pontificat de Photius.

La vie de S. Blaise d'Amorium, dont nous croyons avoir bien fait de souligner l'intérêt historique et de fixer la chronologie <sup>(1)</sup>, était inédite. Seuls, semblent l'avoir lue dans le manuscrit unique qui la contenait, Du Cange et W. Meyer de Spire.

Nous pouvons être plus brefs au sujet du néo-martyr <sup>(2)</sup> Michel (XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> siècle). C'est un Smyrniote chrétien qui, enlevé par les Musulmans, avait été forcé d'embrasser l'Islam et de servir dans l'armée égyptienne. Il tenta de s'échapper à l'occasion d'une ambassade envoyée par l'empereur de Byzance à Alexandrie, mais il fut trahi, surpris, arrêté, et mis à mort pour la foi. Le grand logothète Théodore Métochite le célébra dans un discours longttemps inédit, mais que le P. D. publie d'après le *cod. bibl. Caesareae Vindobonensis Philosophicus graecus*, 95, saec. XIV (p. 668-678). Ce morceau d'apparat ne nous apprend rien de plus que ce qui vient d'être dit.

Il est impossible de fixer la date exacte de l'ambassade. Ces légations étaient fréquentes (p. 673 A).

Le même Théodore Métochite a écrit la vie de Jean le Jeune (p. 678-687). Il nous dit lui-même que, se trouvant à Didymotichum (*Dimolika*), en Thrace, il fut engagé par les moines du principal couvent de cette ville à écrire les faits et gestes d'un certain ascète du nom de Jean, qui avait vécu non loin de là, au temps de Basile le Tueur de Bulgares. Il n'y a guère, dans cette *Vie*, que des lieux communs hagiographiques et le saint est absolument inconnu d'ailleurs.

S'il nous fallait choisir, parmi les pièces de ce riche *Appendice*, nous retiendrions sans nul doute l'histoire touchante et vraie, romanesque et tragique de Sainte Marie la Jeune, matrone de Bizya en Thrace et femme battue comme Thomaïs, qui clôt le tome IV des *Acta sanctorum Novembris*. Cette vie n'était pas entièrement inédite. Manuel Gédéon l'avait utilisée, assez mal, dans son

(1) Celle du P. DELEHAYE doit, semble-t-il être rectifiée. Le saint, ayant vécu seize ans après son retour, duquel l'*Excidium Demetriadis* de 901 ou 902 est à peu près contemporain, n'a guère pu mourir avant l'an 917. Effectivement, Anatolios, qui l'accueillit au couvent du Stoudion était higoumène vers 916 (DELEHAYE, p. 666).

(2) Le P. DELEHAYE a consacré aux néo-martyrs, c'est-à-dire aux martyrs postérieurs à la persécution des Iconoclastes, un article dans *The Constructive Quarterly* (New York), t. IX (1921), p. 701-712.

Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον, et M. Balasčev en avait tiré beaucoup meilleur parti (*Izvéstija* de l'Institut archéologique de Constantinople, IV, 2 (1899), p. 189-220). Le P. Peeters, particulièrement compétent en l'espèce, puisqu'il s'agit d'une sainte d'origine arménienne, a procuré son édition d'après deux manuscrits : le *codex Valicanus graecus* 800, et le *codex Laurae Sancti Athanasii Athonensis* K 81, *chartaceus*, celui dont avaient usé Gédéon et Balasčev. Mgr. Petit, qui en avait une copie, l'a cédée aux Bollandistes.

Marie était fille — la dernière de 5 enfants — d'un de ces nobles arméniens venus à Constantinople sous le règne de leur compatriote Basile I<sup>er</sup>. Elle était probablement née en Arménie même. L'une de ses sœurs avait épousé un compatriote, Βάρδας ὁ Βρατζῆς, en arménien *Vard Vratzi*, c'est-à-dire, Bardas (« La Rose ») l'Ibérien, qui donna son nom, dit l'hagiographe, au village qu'il habitait en Thrace près de Mésène. Ce Bardas fit épouser à Marie un officier originaire de Kamarès près Drizipara, le drongaire Nicéphore. Elle eut d'abord deux enfants, Oreste et Βαρδάνης (en arménien *Vardan*), morts jeunes. Sous Léon et Alexandre (après le 29 août 886), la guerre ayant éclaté entre la Bulgarie et Byzance, Nicéphore, époux de Marie, fut envoyé à Bizya en qualité de turmarque.

Là, les époux eurent des jumeaux auxquels ils donnèrent les noms de Βαάνης (arménien *Vahan*, bouclier) et de Στέφανος ; l'un, Vahan, fut destiné à la carrière militaire, l'autre, Etienne, à la vie monastique.

Malheureusement, la brouille se mit dans le ménage. Le frère et la sœur de Nicéphore calomnièrent Marie auprès du turmarque, qui accabla dès lors de cruels traitements, sa femme et la fidèle servante Agathe. Elle succomba aux suites d'une blessure qu'elle s'était faite à la tête en tombant, un jour qu'elle fuyait devant son mari brutal, et mourut en odeur de sainteté. Cette sainteté s'affirma par des miracles et des visions, et Nicéphore repentant se montra aussi zélé pour le culte de son épouse défunte, qu'il avait été cruel à son égard pendant sa triste vie. En dépit de l'évêque de Bizya, Nicéphore, violent et furieux dans son repentir même, s'empara de force du corps de sa femme qui reposait dans la grande église, et le transporta dans une chapelle qu'il avait fait construire pour elle.

Des détails émouvants nous sont donnés sur les sympathies populaires qui allèrent tout de suite au nouveau culte. Un peintre

(\*) 902 ou 903.

qui vivait enfermé dans sa cellule, près de Rodosto, reçut en songe, de la sainte, l'ordre de la peindre ; et il la représenta entourée de ses fils morts, Oreste et Vardan, et de la bonne servante Agathe. L'icône envoyée à Bizya était d'une frappante ressemblance. On pourrait presque la reconstituer d'après la description de l'hagiographe, et il est bon que les historiens de l'art byzantin connaissent ce curieux passage :

Λευκὴν ἡμφιεσμένη στολὴν καὶ ὠμοφόριον, ἐρυθρὸν ἐπὶ κεφαλῆς, λάμπάδα τε κατέχουσα ἐπὶ τῇ δεξιᾷ ἀπτομένην ἐν ἧ ἐπεγέγραπτο « Ἡ λαμπὰς τῆς ἐλεημοσύνης », καὶ παῖδες δύο προηγοῦντο ταύτῃ ὠραῖοι καὶ περικαλλεῖς καὶ ἐπομένη κόρη παρῆν τῷ εἶδει χαρίεσσα.

Mais ce qui suit est plus intéressant encore. Les Byzantins défaits par les Bulgares sont forcés, après cinq années de siège, d'évacuer Bizya, patrie de la sainte, et les habitants quittent la ville pour se réfugier à Midia. Un prêtre, Nicétas ὁ Κανάκης, qui avait été l'officiant de la chapelle de Marie pendant le siège, retourné dans la ville déserte, rappelé par les plaintes de la sainte abandonnée. Il entre en rapports avec le commandant bulgare de la ville, un certain Boulias, et devient son ami très cher en lui parlant de la bienheureuse et de ses miracles. Boulias, que les hasards de la guerre amènent ensuite à Selymbria de Thrace, y rencontre Baanès, fils de Marie, qui exerçait dans cette ville un commandement, et pour l'amour de la bienheureuse, l'officier bulgare fraternise avec le soldat grec.

Survient la mort de Syméon (927) suivie de la retraite bulgare. La paix conclue entre Pierre de Bulgarie et Romain Lécapène, Baanès retourne à Bizya, où il rencontre son frère Syméon, qui fonde un couvent près de la chapelle de sa mère, et dépose le corps de celle-ci dans un sépulcre de marbre, occupé antérieurement par le brutal Nicéphore.

La *Vie* nous raconte ensuite ce qu'il advint de Baanès et d'Etienne son frère jumeau ; Etienne vit de la vie monastique sur le mont Κυμινᾶς en Paphlagonie, Baanès resté dans le monde et dans l'armée, est promu drongaire, imite les vertus de sa mère, et meurt sous l'habit monastique, ayant pris le nom de Marinos, qui lui est donné avec l'habit par son frère Syméon.

Je n'ai presque rien à ajouter au commentaire historique et chronologique que le P. Peeters, dans son latin élégant et clair, nous donne comme en se jouant. Il connaît l'histoire des relations

gréco-bulgares, comme celles des rapports gréco-géorgiens, et c'est un plaisir sans pareil de le suivre dans ses ingénieuses et sûres déductions. Cependant, je ne suis pas d'accord avec lui sur la date qu'il faut attribuer à la rédaction de cette vie, — l'une des perles, assurément, de l'hagiographie byzantine, et le document le plus instructif à notre avis sur les guerres de Byzance et des Bulgares.

Le P. Peeters voudrait descendre jusqu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle ! Il reconnaît pourtant que le morceau est excellent, et que nulle part il n'est fait mention de la mort d'Etienne, dernier fils de la sainte. Seulement, le P. Peeters est gêné par une expression du chapitre 2. L'hagiographe, parlant de Basile le Macédonien, ajoute : *Basile, non pas celui qui est né dans la pourpre, mais le Macédonien, celui qui de palefrenier est devenu empereur, celui qui a tué Michel* : Βασίλειος οὐχ ὁ τῆς πορφύρας βλαστός, ἀλλ' ὁ Μακεδών, ὁ ἐξ ἱπποκόμου βασιλεὺς καταστάς, ὁ τὸν Μιχαὴλ ἐκείνον ἀπεκτονώς. Voici les réflexions du P. Peeters : « *Jamvero Basilus II ὁ Βουλγαροκτόνος, quem certissime narrator excludere voluit, regnavit ab anno 976 ad 1025. Neque mentionis verba qua is Basilio Macedoni opponitur salis apte quadrant in imperatorem qui vixit e mundi theatro decesserit nedum in eum qui hoc ipso tempore regnum obtinuerit* ». Telle est la raison pour laquelle le P. Peeters croit au moins à un remaniement, *dimidiato circiter saeculo XI*. Je pense, au contraire, que les expressions de l'hagiographe, et surtout les mots ὁ πορφύρας βλαστός sont une preuve de plus que la *Vie* fut écrite (comme l'avait cru Balasčev) peu après le milieu, non du XI<sup>e</sup>, mais du X<sup>e</sup> siècle. Ὁ πορφύρας βλαστός pour désigner un empereur aussi fameux que Basile II, est presque choquant à force d'être insignifiant, si ces mots datent d'une époque où le puissant basileus régnait dans toute sa gloire, ou *avait* régné. Ὁ πορφύρας βλαστός désigne un prince enfant, et selon nous, un prince qui gouverne à peine : Basile, auquel on ne donne ici que sa seule qualité de porphyrogénète, fut, on le sait, longtemps tenu dans l'ombre par Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès. Il naquit en 957, son père Romain II mourut en 963 ; mais il ne put régner qu'en 976. C'est de la fin des années soixante que nous daterions la *Vie de Marie la Jeune* <sup>(1)</sup>...

(1) Le P. PEETERS a donné depuis dans *Handes Amsorya, M. j. arm. Phil.*, XLI (1927), p. 723-730, des renseignements complémentaires sur l'origine arménienne de Marie, et sur la foi probablement chalcédonienne de sa famille.

Puissent les deux grands maîtres de l'hagiographie auxquels nous devons la révélation de toutes ces sources, voir dans ces notes d'un lecteur attentif, un nouveau témoignage d'admiration et de gratitude <sup>(1)</sup>. La beauté typographique du volume est digne du trésor d'érudition lumineuse qu'il recèle : les caractères syriaques sont une merveille. Mais nous allons prendre le ton de l'ἔγκωμιον : et ce n'est pas le genre littéraire que préfèrent les Bollandistes !

Henri GRÉGOIRE.

---

(1) Nous n'avons rien dit des deux passions grecques de S. Oreste, martyr de Tyane en Cappadoce, que le P. DELEHAYE apprécie ainsi : *porro iis solis exclusis quae ad locorum notitiam referuntur, nihil fere est in Passione S. Orestis quod centies in similibus libellis non legeris*. Je crois (page 395, 399) que le nom du fleuve voisin de Tyane doit s'écrire non Φίφφ ou Φίβου, mais Φοίβου, un nom (cf. l'expression φοῖβον ὕδωρ) qui convient parfaitement au lac fatidique de Jupiter Asbamaeus, auquel le P. DELEHAYE a pensé (AMMIEN MARCELLIN, XXIII, 6, 19). — Les mémoires du P. PEETERS sur SS. Narsès et consorts, SS. Sapor et consorts, S. Martyrianus, s'éloignent un peu des études byzantines ; mais on y retrouve l'érudition et la critique de l'auteur, lesquelles aboutissent à des résultats très différents encore qu'également assurés : *quae cum ita sint haud imprudenter conieceris catalogum martyrum Garamaeorum non secus ac Pass. SS. Nars. et Joseph saeculo IV inclinante, et fortassis etiam superstite Sapore II compositum fuisse. ... Et quant à la vita S. Martyriani : historia tanta quanta mendacium est, cuius impudentiam sola fatuitas excusat...*



# BYZANTION

Revue internationale des Etudes Byzantines.

RÉDACTION :

PAUL GRAINDOR et HENRI GRÉGOIRE

45, rue des Bollandistes, Bruxelles.

---

*Le tome IV (1927-1928) vient de paraître en un fort volume de 650 pages. Il contient des articles de fond de MM. Diehl, Anastasievič, Bréhier, Goossens, Hanton, Hauptmann, Hesselning, Kandel, Mouchmov, Nicolau d'Olwer, Redl, Valdenberg, Vernadskij, Županić, H. Grégoire, B. Filow, Karaman, Creswell, Patzig, Stelé, Baklanov, Brounov, Alpatov, Protasov, Grünzweig, Vercauteren, des chroniques de MM. Valdenberg (études byzantines en Russie), Hombert (papyrologie), Collinet (droit byzantin), Sotiriou (art byzantin), Bănescu (études byzantines en Roumanie), et un très grand nombre de comptes-rendus.*

---

On trouvera dans ce tome IV une étude archéologique sur les principaux monuments de Trébizonde (travaux de l'expédition Uspenskij, 1917).

---